

—Adrienne ! rugit encore le baron.

Mais, de nouveau, le comte venait de le faire taire d'un coup d'œil.

—Quand je vous le disais !... Quand je vous disais que dans votre inexpérience de la vie vous ne pouviez pas me comprendre ! s'écria-t-il en essayant de sourire, mais encore tout blême des mots terribles dont Adrienne venait de si rudement le cingler.

—Mais interrogez... mais consultez autour de vous des gens qui ont cette expérience qui vous manque, et savez-vous ce que tous vous répondront ?

—Que vous vous êtes conduit comme un honnête homme ! fit la jeune fille avec une ironie sanglante.

—Il vous diront que je ne pouvais pas épouser Yvonne...

—Pas épouser Yvonne !

—Je vous le jure !

—Mais vous avez pu la tromper, lui faire croire quelle était véritablement, légalement votre femme, s'écria la jeune fille toute frémissante. Mais vous avez pu, en jouant avec elle la comédie de l'amour, la tromper pendant des années, et lui voler son bonheur, et lui voler son avenir !... Mais vous avez pu, sans honte, accepter les sacrifices qu'elle faisait pour vous... accepter d'être payé enfin !

Le coup était si fortement asséné que cette fois, un éclair de colère étincela dans l'œil de l'infâme de Guérande, pendant que le baron de Chancel, qui venait de se dresser d'un bond, comme si le soufflet qui venait de marquer le comte l'avait atteint aussi, les lèvres toutes tremblantes et toutes blanches, semblait prêt à se ruer sur sa fille.

Mais déjà de Guérande s'était remis... déjà, d'une voix de plus en plus douce, il recommençait à plaider sa cause.

—Oh ! vous avez tort... vous avez tort de me traiter ainsi ? reprit-il avec un air peiné. Il y a dans la vie des entraînements auxquels on ne sait pas résister, et peut-être aurais-je mieux fait de ne pas laisser à Yvonne une espérance qui ne pouvait se réaliser.

—Car vous savez quelle était sa situation, n'est-ce pas ? et, quant à la mienne, elle était à cette époque-là, au temps où je l'ai connue, pour le moins aussi difficile, pour le moins aussi précaire.

—Or, faire un pareil mariage, n'était-ce pas me condamner pour toujours à la misère et y condamner aussi Yvonne ?... N'était-ce pas me fermer l'avenir et briser à tout jamais ma vie ?

—Oh ! vous souriez !... Mais tout autre homme eût agi de même à ma place...

—Tout autre homme qui n'eût pas eu de cœur... tout autre homme qui eût manqué de loyauté... tout autre homme qui n'eût pas eu plus d'honneur et plus de probité que vous ! s'écria la jeune fille.

—Mademoiselle !

—Assez !... c'est assez !... intervint brusquement le baron de Chancel, dont tout le corps tremblait de colère.

—Comte, ajouta-t-il en se tournant vers de Guérande, c'est moi seul qui dois vous répondre... c'est moi seul qui ait le droit de prendre une décision, et je la prends !

—Dans trois semaines vous épouserez Mlle Adrienne de Chancel. Le mariage aura lieu ici... N'y revenons plus !

Puis, se tournant ensuite vers sa fille :

—Vous avez entendu ? ajouta-t-il encore. Dans trois semaines vous serez comtesse de Guérande, parce que je le veux !

Alors, levant sur lui son clair regard, et sans le moindre tremblement, sans la plus légère émotion :

—Dans trois semaines, mon père, répondit-elle la voix ferme, je serai encore ce que je suis aujourd'hui !... Dans trois semaines, je serai encore Mlle Adrienne de Chancel !

—Malheureuse !

—Car, sachez-le, je suis lasse de votre tyrannie !... Car, sachez-le, j'entends garder le droit de disposer seule de ma vie !... Car, sachez-le, mon cœur déjà ne m'appartient plus !... Car, sachez-le, j'aime de toutes les forces de mon âme un homme aussi généreux et aussi noble que l'époux que vous voulez m'imposer est méprisable et vil !

La foudre serait tombée aux pieds du baron de Chancel et du comte de Guérande qu'ils n'auraient pas été plus livides et plus saisis.

—Est-ce vous que j'entends !... Est-ce vous qui me parlez ainsi ! s'écria le baron, la voix rauque, les poings crispés. Est-ce vous qui avez l'audace incroyable, l'audace inouïe d'opposer votre volonté à la mienne et de vous révolter contre moi... contre les droits que j'ai sur vous !

—Ah ! vous aimez !... Ah ! votre cœur, dites-vous, ne vous appartient plus ! ajouta-t-il avec un ricanement qui, autrefois, eût rempli d'effroi la jeune fille.

—Eh bien, de gré ou de force, vous renoncerez à cet amour !... de gré ou de force, vous m'obéirez !... de gré ou de force, vous serez, dans le délai que je viens de fixer, l'épouse du comte !

—Jamais ! non, jamais ! répondit avec force Adrienne. Mais un jour je serai l'épouse de celui que j'aime... l'épouse de celui que j'ai

librement choisi... l'épouse de celui de qui j'ai reçu les serments et qui a reçu les miens... la femme heureuse et fière du comte Maxime de Rouvière !

—Maxime de Rouvière ! tressaillit de Guérande. C'est lui qu'elle aime !... Mon rival !

Et tous les traits contractés, il murmura entre ses dents :

—Maxime de Rouvière !... On peut se rencontrer !... Voilà un autre mariage qui n'est pas encore fait !

Pendant ce temps, l'air de plus en plus terrible, le baron éclatait en menaces.

—Ah ! prenez garde !... prenez garde ! s'écria-t-il. Ayez pitié de vous, car moi je serai sans pitié, je vous le jure !... Car il y a des moyens pour faire plier les filles rebelles, et ces moyens je n'hésiterai pas à les employer, je vous le jure aussi !

—Oui, prenez garde !

—A quoi ? dit-elle froidement et en le regardant dans les yeux. Au château de Morgoff ?

Les deux hommes tressaillirent.

—Au château de Morgoff où vous avez jeté ma pauvre sœur pour vous venger du comte de Belleruche ?... Au château de Morgoff où vous, comte de Guérande, vous avez séquestré cette pauvre enfant, la pauvre petite Susanne qui vous gênait ?

Et comme ils restaient tous deux de plus en plus atterrés, de plus en plus foudroyés, elle se redressa brusquement, terrible à son tour.

—Car je sais tout... oui, je sais tout ! reprit-elle, tandis qu'ils se regardaient effarés.

—Oui, je connais tous ces crimes, toutes ces infâmies, tous ces odieux mystères, toutes ces choses affreuses, toutes ces choses horribles qui m'ont si souvent remplie d'indignation et qui m'ont si souvent arrachée des larmes !

—Ah ! ma pauvre sœur !... Comme si ce n'était pas assez que ce misérable ait failli la tuer... que ce misérable ait brisé sa raison, vous avez voulu, vous mon père, la priver de l'air qu'elle respirait, de la lumière qui l'éclairait... et vous l'avez condamnée, cette innocente qui ne vous avait rien fait, cette malheureuse dont le sort aurait dû vous toucher et vous attendrir... vous l'avez condamnée à l'épouvante et aux ténèbres du château de Morgoff !

—Et cet homme, ajouta-t-elle en montrant du doigt de Guérande, cet homme dont vous voudriez faire mon mari et votre fils... cet homme auquel je ne pourrais me lier sans déshonneur... cet homme a commis le même crime que vous, non par vengeance, mais pour tâcher de réaliser le plus atroce, le plus infâme calcul...

—Un crime vulgaire... un crime de droit commun... un crime qui mène sans excuse à la cour d'assises, sans excuse au bagne ceux qui s'en rendent coupables !

—Est-ce vrai, comte, que vous avez commis ce crime-là ?

—Est-ce vrai que, pour aider un de vos complices à dépouiller de sa fortune Clotilde Didier, vous avez failli tuer aussi cette femme en lui volant sa fille, en lui enlevant son enfant ?

—Et vous voudriez que j'aie peur !... Et vous voudriez que sous vos menaces je courbe la tête !

—Eh bien ! non, mon père, je ne tremble plus !... Eh bien ! non, je ne m'effraie plus !... Car, maintenant, je ne suis plus seule en face de vous... car, maintenant, s'il le fallait, j'aurais quelqu'un pour me protéger et me défendre !

—Votre fiancé ! fit ironiquement le baron.

—Oui, mon fiancé !... Oui, mon fiancé, dont le courage et l'amour me rassurent !...

—Trop, peut-être ! grinça le baron de Chancel. Car, grâce à Dieu, vous m'appartenez encore, ne l'oubliez pas !

—Pour combien de temps ? répliqua vivement Adrienne.

Il la regarda avec surprise.

—Oui, pendant combien de temps pourrez-vous encore vouloir disposer de moi sans me consulter ?... pendant combien de temps pourrez-vous encore m'accabler de votre tyrannie ?

—Pendant quelques semaines, c'est-à-dire pendant quelques jours à peine, car, dans quelques semaines, c'est la loi elle-même qui me rendra ma liberté... car, dans quelques semaines, j'aurai le droit de choisir, et de choisir seule, ma destinée... car, dans quelques semaines, votre fille, que vous traitez aujourd'hui comme une esclave, votre fille sera majeure et ne dépendra plus de vous !

Majeure !

Ce mot-là avait failli arracher un cri de rage au comte de Guérande.

Majeure !

Oui, c'était un détail qu'il avait oublié, et dont le baron de Chancel, à en juger par le saisissement qu'il venait tout à coup d'éprouver, semblait lui-même ne plus se rappeler, ne plus se souvenir...

Et ce détail-là renversait toutes les combinaisons, tous les beaux rêves qu'il faisait quelques heures encore auparavant... et il voyait s'écrouler tous les espoirs dont si follement il se berçait en venant à la bastide des Oliviers... tous les espoirs qui lui donnaient alors un air si vainqueur et si triomphant...

Adieu les quarante millions tant convoités !